

LA GRANDE AMNÉSIE ÉCOLOGIQUE

Philippe J. Dubois

LA GRANDE AMNÉSIE ÉCOLOGIQUE



delachaux
et niestlé

Conception graphique : Valérie Gautier
Préparation de copie : Marie-Caroline Saussier
Correction d'épreuves : Christiane Keukens

Cet ouvrage ne peut être reproduit, même partiellement
et sous quelque forme que ce soit (photocopie, décalque, microfilm,
duplicateur ou tout autre procédé analogique ou numérique),
sans une autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN : 978-2-603-01836-1
© Delachaux et Niestlé, Paris, 2012
Dépôt légal : janvier 2012

Tous droits d'adaptation, de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

SOMMAIRE

INTRODUCTION

« ÉCOLOGIE » ET « BIODIVERSITÉ »
NE SONT PAS DES GROS MOTS 9

CHAPITRE 1

J'Y PENSE ET PUIS J'OUBLIE 13

CHAPITRE 2

LUTTER CONTRE L'OUBLI 35

CHAPITRE 3

LA STRATÉGIE DE L'AUTRUCHE 47

CHAPITRE 4

SORTIR DE L'ÂGE DE PIERRE ENVIRONNEMENTAL 57

CHAPITRE 5

POUR NE PLUS IGNORER LA NATURE 79

CHAPITRE 6

ÉVOLUTION OU RÉVOLUTION ÉCOLOGIQUE ? 85

POSTFACE

101

INTRODUCTION

« ÉCOLOGIE » ET « BIODIVERSITÉ » NE SONT PAS DES GROS MOTS

Il est des mots qui ont des difficultés à s'imposer dans nos vies. Il y a une trentaine d'années, celui d'«écologie» était au mieux un barbarisme, au pis un mot péjoratif. On ne connaissait d'«éco» que l'économie ; que venait faire ce *logos* grec (science, savoir) avec l'*oikos* qui signifie la maison, le domaine ? D'autant que les écolos qui prônaient l'écologie n'avaient pas l'air de scientifiques. Du coup, le terme «écologie» s'est trouvé pris entre deux feux, puisque la politique allait le récupérer. Le champ scientifique a maintenu cette locution comme discipline à part entière de la biologie. Les politiques l'ont également conservée pour revendiquer leurs idées (vertes), et les autres (les écolos) l'ont peu à peu délaissée pour celle – plus neutre – d'«environnement».

Mais voici qu'au début des années 2000 apparaît dans notre langage le mot «biodiversité». Terme aussi compliqué pour le commun des mortels que celui d'«écologie». Apparu dans les

années 1980 au sein de la communauté scientifique, il est resté longtemps confiné à ce champ où les experts ont tôt fait de le substituer au terme, plus long, de « diversité biologique ». Moins connoté que le mot « écologie », celui de « biodiversité » est entré dans notre quotidien, à la suite du changement climatique et de la destruction des habitats. Mais si ces deux sujets sont bien compris des gens, la biodiversité s'est d'emblée caractérisée par son côté fourre-tout dans lequel le public ne reconnaît pas grand-chose. Combien de personnes pourraient-elles répondre correctement si on leur demandait de définir ce mot ? Ce terme va-t-il alors devenir le réceptacle d'un grand flou d'idées (comme, en son temps, le très ambigu « développement durable »), ou bien sera-t-il récupéré par ceux qui l'utiliseront à des fins spécifiques comme le mot « écologie » ? Ou bien alors, le terme « biodiversité » va-t-il devenir un mot courant de notre langage, avec sa définition propre, son utilisation ciblée et la force descriptive et explicative que possède chaque terme pertinemment choisi ?

Si l'écologie reste une notion confuse pour beaucoup, à cause du mélange des genres, la biodiversité, qui peut apparaître comme un mot compliqué, contient une notion extraordinairement concrète qui joue un rôle fondamental dans notre quotidien et pour notre avenir. Il s'agit, très grossièrement, de la diversité du monde vivant au centre duquel nous nous trouvons (enfin, c'est nous qui nous sommes mis au centre !). Mais cette notion dépasse le champ strictement écologique et déborde sur d'autres terrains, comme l'économie, l'éthique, la philosophie, le social ou la politique. La biodiversité est aussi au point de rencontre de grands enjeux actuels comme les changements climatiques. Ce que nous ignorions jusqu'à il y a peu de temps est devenu un point central de notre existence (*cf.* l'année mondiale de la biodiversité en 2010), un élément incontournable de notre vie, le nœud de notre survie. Nul doute que la biodiversité sous-tend le

paradigme sociétal de ce début de XXI^e siècle. Et que c'est autour de lui que doit se bâtir notre avenir. L'ignorer serait mortifère.

L'homme moderne pense qu'il peut s'approprier la nature, donc la biodiversité. Il a même cru (et croit sans doute encore) qu'il peut la dominer. Il est en train de la réduire à sa portion congrue, au risque de tout perdre. Dans le même temps, le discours entendu est celui de la sauvegarde de la biodiversité. Mais comment peut-on faire ? Comment appréhender cette biodiversité quand nous voyons la rapidité avec laquelle elle disparaît et – surtout – la rapidité avec laquelle nous l'oublions. Ce qui disparaît finit par être oublié. C'est là justement tout le paradoxe de notre approche de la biodiversité.

À travers ce court essai, je tente de montrer comment la lutte contre l'oubli, le travail de mémoire sont primordiaux à l'égard de notre biodiversité, sauvage ou domestique¹, si nous ne voulons pas être un *Homo eremus* – l'homme dans le désert, l'homme solitaire, l'ermite perdu sur terre – d'ici quelques décennies. Avec, en corollaire, une planète à bout de souffle, incapable de continuer à rendre les services qu'elle nous procure depuis des millénaires. À l'égard de l'écologie, la nature, la biodiversité, l'environnement, appelez cela comme vous voulez, nous devons évoluer très vite, changer de comportement pour changer de société, tout au moins infléchir la voie dans laquelle elle nous conduit inexorablement. Il y a urgence, sous peine de « révolution » environnementale et biodiversitaire dont les effets seraient désastreux aussi pour nous, les hommes.

1. On pourra utilement se référer au texte joint en postface à cet essai p. 101, qui traite du terme « biodiversité », de sa définition, ses enjeux, sa pluralité.

CHAPITRE 1

J'Y PENSE ET PUIS J'OUBLIE

Le vrai désastre auquel nous assistons aujourd'hui n'est pas seulement la perte de la biodiversité. C'est aussi la capacité incroyable que nous avons à ne pas nous souvenir de ce qu'elle était avant. Ce phénomène est tout aussi grave que l'érosion ou la destruction de la diversité du vivant. Il me semble que c'est pourtant ce travail de mémoire et de lutte contre l'oubli qui nous aiderait à préserver ce qu'il reste. Je vais essayer d'expliquer plus en détail, au cours de ces pages, comment – de façon insidieuse – s'opère cet oubli qui conduit à rester passif devant cette perte progressive de la biodiversité.

Quelques témoignages...

Lorsque j'étais enfant, et déjà ornithologue, je me promenais avec mon père dans la campagne du Vexin, non loin de Paris. Il me disait combien les alouettes s'étaient raréfiées dans les champs entre sa propre jeunesse et l'âge adulte. Pourtant, il y avait à mon sens quantité d'alouettes, et le ciel retentissait de chants dès les premiers jours du printemps.

Quelques décennies plus tard, je parcourais les mêmes chemins avec mes propres enfants. Et je constatais à mon tour que les populations d'alouettes avaient fortement diminué depuis le temps de mon enfance. Mes enfants semblaient surpris de ma

remarque : « Écoute, il y en a qui chantent ! » Là où j'en entendais deux, il y en avait une quinzaine trente-cinq ans plus tôt. Et quand j'en comptais quinze, mon père en aurait alors sûrement dénombré quarante...

Travaillant sur les races bovines de France menacées ou disparues, j'interrogeais un jour un ingénieur agronome d'origine franc-comtoise. Comme il était natif de Haute-Saône, où son père et son grand-père avaient été agriculteurs, je lui demandais s'il avait entendu parler de la race fémeline, disparue peu avant la Seconde Guerre mondiale, et dont le dernier bastion avait été justement ce département. J'espérais bien avoir des informations précieuses sur cette belle vache à présent perdue à jamais. À ma surprise, l'ingénieur me répondit qu'il ne connaissait pas cette race. Ni son père ni même son grand-père ne lui en avaient jamais parlé. Si son père élevait à présent des vaches de race montbéliarde, il est peu douteux que son grand-père avait dû côtoyer la Fémeline ou, à tout le moins, en avoir entendu parler. Pourtant ni l'un ni l'autre n'avait jamais parlé de cette race à leur fils et petit-fils, pourtant chercheur agronome sur les... bovins.

De même, une autre race bovine, la Nantaise, qui a failli disparaître dans les années 1980, n'évoquait rien aux jeunes agriculteurs locaux de l'époque. Elle avait pourtant fait les beaux jours de l'élevage de la Loire-Atlantique jusqu'à la fin des années 1940. En quelques décennies, elle avait totalement disparu des mémoires (elle a heureusement retrouvé quelques couleurs en ce début de XXI^e siècle, mais c'est une autre histoire).

Malgré de nombreuses recherches sur le fleuve Yangtsé, en Chine, le dauphin de cette rivière, appelé Baiji, a définitivement disparu. De même, à peu près à la même époque, a disparu de ce fleuve un énorme poisson, le poisson-spatule de Chine, qui pouvait atteindre sept mètres de long et peser plusieurs tonnes. L'un

comme l'autre ne passaient donc pas inaperçus ! Pourtant, des chercheurs britanniques ont effectué une étude en 2008 auprès des pêcheurs qui vivaient sur les lieux où avaient existé ce dauphin et ce poisson. À leur grande surprise, ils constatèrent que plus de 70% des pêcheurs de moins de quarante ans, ou qui avaient commencé à pêcher après 1995, n'avaient jamais entendu parler du poisson-spatule (et à peine moins du dauphin). En quelques années à peine, ces deux espèces, pourtant culturellement et commercialement connues et importantes, avaient déjà presque disparu de la mémoire collective locale, alors qu'elles avaient été préalablement négligées pendant longtemps par les instances de la conservation mondiale qui s'en sont préoccupées... trop tard. Comme d'autres espèces à jamais perdues, le dauphin et le poisson-spatule du Yangtze ont subi la double peine de l'homme.

Que retient-on de ces exemples ? L'extraordinaire faculté à oublier ce qui nous entoure, ce avec quoi nous avons vécu. La sélectivité de la mémoire fait que, si nous n'y prenons garde, on s'accommode des pertes du vivant en toute bonne foi, sans même en prendre conscience. Nous verrons plus loin combien il est nécessaire d'éviter ces oublis qui sont délétères pour l'ensemble de la communauté des êtres vivants. Comme pour les grands moments de l'Histoire humaine, il est extrêmement nécessaire de faire accomplir un devoir de mémoire à l'égard de la biodiversité.

Petite histoire d'un nouveau concept : le *Shifting Baseline Syndrome*

Cette locution anglophone est particulièrement barbare. N'essayez pas d'en faire une traduction mot à mot, c'est impossible. En la traduisant – plus ou moins bien – par « syndrome de la référence changeante », on oublie également que le terme *shifting* évoque un changement continu, un déplacement,

un glissement, une dérive en quelque sorte, dans le sens d'un morceau de bois qui dérive sur l'eau. Il y a donc quelque chose en mouvement dans cette appellation. C'est justement ce que nous allons voir. Mais d'abord, d'où vient ce concept, comment est-il né ?

C'est en 1995 que le biologiste marin Daniel Pauly publie un article sur les pratiques de pêche, et la façon dont les scientifiques les appréhendaient au fil du temps, dans la revue *Trends in Ecology and Evolution* et intitulé «Anecdotes and the shifting baseline syndrome of fisheries». Dans cet article, Pauly montre que chaque chercheur qui travaille sur l'évaluation des stocks de poissons prend comme base les stocks qu'il observe au début de son travail (ou de sa carrière) et qui sert à évaluer d'éventuels changements quantitatifs et qualitatifs (temps T). À la génération suivante de chercheurs, les stocks se sont évidemment modifiés, mais c'est ce nouvel état (T + 1) qui sert de référence pour l'évaluation et la gestion des stocks de poissons. Il en résulte que les modes d'exploitation passés et les tendances sont souvent ignorés lors de la formulation des conseils en matière de gestion, qui ne considèrent donc pas la richesse initiale du système antérieur, comme le phénomène de surpêche pour ce qui est des poissons, par exemple.

Le résultat de cette « dérive » est une accommodation graduelle à la lente diminution (disparition) des stocks de poissons et l'émergence de références inappropriées pour évaluer les pertes dues à la surpêche ou pour fixer des objectifs permettant des mesures de rétablissement des stocks initiaux.

C'est pourquoi les politiques de certains pays en voie de développement parlent de développement de la pêche, alors que, dans le même temps, les stocks de poissons diminuent à vue d'œil. On utilise bien souvent comme références uniquement celles des cinq ou dix dernières années, bien trop peu pour avoir une idée de la tendance réelle. C'est l'effet pernicieux de ce syndrome de

référence changeante qui conduit à ne pas prendre conscience de l'état réel des stocks, état qui ne peut être appréhendé qu'avec l'étude de séries temporelles longues et la connaissance « historique » de ces stocks. Ainsi, au fil du temps et des générations, le déplacement insidieux de la référence initiale conduit à une réduction progressive de notre vision de l'état de santé réel de l'océan. Alors que les scientifiques travaillent à la préservation des stocks, ils concourent, indirectement et inconsciemment, à leur diminution. Les données quantitatives rassemblées lors d'études sur les pêches dans différents endroits du monde ont masqué des évolutions qualitatives négatives, comme la diminution de la taille des poissons ou la réduction de la composition spécifique des communautés de poissons.

Ce manque de perspective historique nous amène à un diagnostic erroné sur la santé des océans et peut nous convaincre d'exploiter encore des milieux dont les ressources sont déjà quasi épuisées. Mais l'exploitation des mers est si ancienne et si ancrée chez les hommes que les scientifiques eux-mêmes reconnaissent qu'il n'y a pas de base « historique » claire pour mesurer la santé des écosystèmes marins...

L'article de Daniel Pauly est passé inaperçu en dehors des spécialistes, même si, cette même année 1995, il y a eu un autre papier, tout à fait différent, explorant la perception des enfants citadins à l'égard de la nature. Pourtant, ce travail a créé un séisme dans la communauté scientifique et chez les conservationnistes¹. Il mettait au grand jour le fait que l'homme a finalement une perception erronée de la nature qui l'entoure. Cependant, si intéressant soit-il, ce concept reste assez subjectif et il n'avait pas été éprouvé de manière scientifique. Cela a été mis en évidence en 2009, avec un article de S. K. Papworth, J. Rist, L. Coad et

1. Ce terme désigne les personnes impliquées dans la conservation de la nature.

E. J. Milner-Gulland, publié dans *Conservation Letters* et intitulé « Evidence for shifting baseline syndrome in conservation ». Il s'agit de tester empiriquement le syndrome de la référence changeante. À travers trois études de cas, cette équipe a montré que ce syndrome n'était pas une vue de l'esprit, mais bien un problème réel pour ceux qui utilisent les perceptions humaines du changement pour élaborer les politiques de conservation ou de gestion de la biodiversité.

Les auteurs ont mis en évidence deux formes de syndrome de la référence changeante. L'amnésie générationnelle et l'amnésie personnelle (le terme d'amnésie est important car on est bien ici dans un cas de figure où la perte de l'information se produit sans que l'on soit conscient de cette perte). L'amnésie générationnelle, c'est lorsque la perte de connaissance se produit parce que les jeunes générations ne sont pas au fait des conditions biologiques passées. Il n'y a pas eu de transmission de l'information par leurs aînés. De génération en génération, la connaissance ne se transmet pas. Ainsi des gens peuvent-ils imaginer les lieux où ils ont passé leur jeunesse comme de véritables édens, vierges de toute action humaine, alors qu'à chaque génération ces milieux se sont dégradés un peu plus. Par exemple, si un paysan savoyard du milieu du XX^e siècle revenait sur ses terres, il trouverait que la nature qu'il a connue est terriblement abîmée. Alors même qu'elle se trouve aujourd'hui au sein d'un parc naturel, lequel est l'image même de cette nature encore conservée et quasi « première ».

L'amnésie personnelle apparaît lorsqu'un individu a oublié sa propre expérience, sa connaissance personnelle d'une situation passée. Par exemple, il ne se souvient plus que les espèces de plantes ou d'animaux aujourd'hui devenues rares étaient, dans son enfance, beaucoup plus communes. Dans ce cas précis, l'individu fait en quelque sorte des « mises à jour » du changement en cause, de sorte que le changement (et le passé) est oublié et le nouvel état devient la référence.

Il y a, par ailleurs, deux conditions essentielles pour identifier positivement un syndrome de la référence changeante. D'une part, que tout changement biologique soit réellement présent dans le système donné et, d'autre part, que les changements perçus soient corroborés par des données biologiques objectives. Concrètement si, dans les études menées, on trouve des différences de perception liées à l'âge ou à l'expérience, alors on peut mettre en avant une éventuelle amnésie générationnelle. Si, en revanche, les individus pensent que les conditions actuelles ont également existé dans le passé, alors il peut s'agir d'une amnésie individuelle.

Concrètement, l'équipe de Milner-Gulland a mené une enquête dans un village du Yorkshire, en Grande-Bretagne, auprès de cinquante personnes, toutes générations confondues. On demandait à ces personnes de citer les espèces d'oiseaux actuellement les plus communes autour de leur village, et celles qui l'étaient vingt ans auparavant, alors que l'on possédait des données scientifiques précises et objectives sur le statut et la tendance de chacune d'elles. Les résultats ont montré une amnésie générationnelle dans le sens où les personnes les plus âgées citent mieux que les plus jeunes les oiseaux qui étaient les plus communs vingt années auparavant. Ce n'est pas qu'elles soient meilleures pour nommer les oiseaux, car il n'y avait pas de différence entre générations concernant la nomination des espèces actuelles. Il y a simplement une différence entre les générations dans la compréhension de la façon dont l'avifaune du village a changé au fil du temps. En outre, les chercheurs ont constaté que plus d'un tiers des participants avaient une vision statique de l'évolution de l'avifaune dans leur village. En d'autres termes, ils ont choisi les mêmes espèces : à leurs yeux, les espèces communes actuelles l'étaient également il y a vingt ans. La preuve de l'amnésie individuelle vient de l'analyse des réponses de ceux qui pensaient que l'avifaune de la

région n'avait pas changé. Ils pensaient que l'avifaune avait toujours été ce qu'elle est maintenant, plutôt que de nommer les oiseaux qui étaient plus fréquents par le passé. Cela suggère qu'ils ont fait une sorte de « mise à jour », comme nous l'avons dit, de leurs perceptions au fil du temps, cela sans s'en rendre compte. Les auteurs de cette étude en ont conclu que celle-ci fournit la meilleure preuve à ce jour des amnésies générationnelle et personnelle. En revanche, ils ne s'expliquent pas pourquoi certaines personnes ont une vue statique de l'avifaune alors que d'autres ont observé un changement dans celle-ci, à tort ou à raison.

Anesthésie, somnambulisme et perte de biodiversité

Si nous ne prenons pas conscience de ce que nous sommes en train de perdre, nous risquons de nous réveiller trop tard et de ne pas être à même de prendre les bonnes mesures pour remédier à la situation. C'est pourquoi la compréhension du syndrome de la référence changeante est particulièrement importante pour la conservation. Cette menace d'amnésie fait de nous des sortes de somnambules dans la nuit qui marchent de façon involontaire dans la pièce jusqu'à ce qu'ils se cognent et se réveillent brutalement. Le monde de la conservation environnementale est malheureusement aussi fortement touché que le public, malgré les connaissances, le savoir-faire et l'expérience dont il fait preuve. Pourquoi ? Parce que cette amnésie, cette anesthésie de la connaissance historique, est plus ou moins inscrite dans le monde dans lequel nous vivons. Plus encore aujourd'hui qu'hier, car nous vivons dans un univers où l'immédiateté est reine. Là où la transmission générationnelle venait s'adosser à un acquis personnel, elle est de nos jours de moins en moins présente, puisque nous sommes à notre tour anesthésiés par ce que nous donne à voir notre environnement quotidien. L'arrivée

d'Internet, de la messagerie électronique, du téléphone portable nous tient perpétuellement en haleine et refoule au plus profond de nous le passé, même le plus proche. Ainsi, nous oublions plus rapidement encore ce qui fait le terreau même de notre vie, au profit immédiat de l'instant. Dans ces conditions, il devient pratiquement impossible, pour la plupart d'entre nous, de percevoir les changements qui ont lieu dans notre environnement naturel, duquel, par ailleurs, nous sommes de plus en plus déconnectés. En effet, comme nous sommes plongés dans le virtuel permanent, la nature devient une sorte de chimère, un lieu onirique où nous allons nous replonger de temps en temps, comme une récompense à la vie quotidienne trépidante que nous menons, de la même façon que l'on va dans un parc d'attractions. Et c'est ainsi que se dessine l'image d'une nature rêvée, artificiellement intacte, que propagent les annonceurs ou les entreprises commerciales. Les murs de nos villes se couvrent d'affiches qui vantent cette nature parfaite, immaculée, sans aucune trace de dégradation. Et c'est à cette nature-là que l'on veut croire, de toutes nos forces. Ainsi la biodiversité, malgré la vision obscure que l'on en a, apparaît comme quelque chose de stable, d'immuable, qui ne peut être modifié. C'est l'éden virtuel qui prend le pas dans notre conscience et qui nous rassure bien plus que la nature souillée, malmenée qui voit chaque jour perdre un peu plus de son intégrité biodiversitaire...

Nous sommes quasi tous frappés de ce somnambulisme environnemental. Nous errons ainsi sans bien comprendre ce qui se trame autour du nous. Nous-mêmes, les scientifiques ou les naturalistes, sommes aux premières loges du changement et nous avons les pires difficultés à l'appréhender. Du coup, le discours que nous tenons manque de clarté, il est brouillé et, au final, n'est pas assez percutant pour que nos concitoyens lèvent le nez de leurs activités internautiques. Et, surtout, comment pouvons-nous tenir un discours de conservation à propos de l'environnement sans

cesse dégradé alors que les gens n'ont pas même conscience de sa dégradation? C'est là une question fondamentale qui éclaire toute la difficulté derrière le syndrome de la référence changeante : Comment rendre la conservation de la biodiversité importante pour les gens lorsque ceux-ci ne voient pas sa régression? À cause de notre espérance de vie relativement courte au regard des changements environnementaux et surtout de nos « défauts de mémoire », nous avons, nous humains, une mauvaise appréhension de la façon dont une grande partie de notre biodiversité a été dégradée par nos actions, et ce à cause du changement de notre référence à chaque génération et parfois chez un même individu. En substance, la façon dont nous voyons la biodiversité, cette nature « riche et diversifiée » (pour reprendre un syntagme figé propre aux dépliants touristiques) serait vue comme fortement réduite et abîmée par nos ancêtres. Et ce que nous voyons comme une dégradation aujourd'hui sera considéré comme naturel par nos enfants. Regardez les éléphants d'Afrique : on ne les voit de nos jours que dans les grandes réserves animales (lieux mythiques de paradis perdu s'il en est), alors que, il y a à peine plus d'un siècle, ils sillonnaient la brousse et pouvaient causer des dégradations dans les cultures, si ce n'est aux humains eux-mêmes. Et demain, nos arrière-petits-enfants les considéreront peut-être comme des animaux « préhistoriques », d'un temps révolu.

Le temps a perdu connaissance

L'amnésie générationnelle amène à un oubli complet d'éléments de notre biodiversité, parfois même terriblement prégnant dans notre vie. Le loup en France en est une excellente illustration.

Ce grand prédateur a disparu de notre pays dans les années 1930, où les derniers animaux ont subsisté aux confins du Berry et

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2012. N° 103974 (000000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

